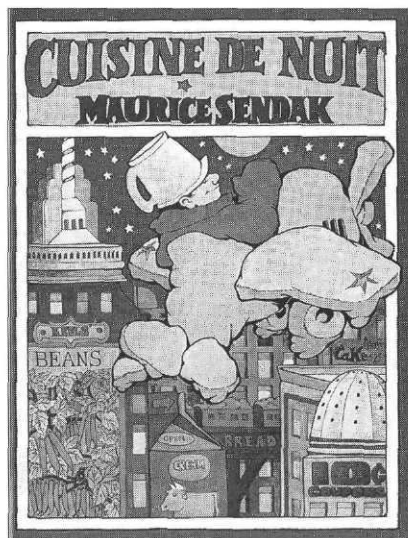




Chapeau !

*Nous présentons dans cette rubrique
les livres que nous avons tout particulièrement appréciés.*

Cuisine de nuit, texte et illustrations de Maurice Sendak, texte français de Jean-Henri Potier, L'École des loisirs, 78 F.



Doù vient le charme d'un livre ? La trace tenace qu'il laisse dans notre mémoire ? La grâce d'un texte, d'une illustration, des bruits, des silences, des odeurs...

Cuisine de nuit, d'abord, c'est un titre : à la fois quotidien (la cuisine) et mystérieux (la nuit propice à tous les possibles) ; c'est bien sûr une illustration, dans les premières pages en forme d'énorme bande dessinée directement inspirée par *Little Nemo*, ce recueil unique de mille et un rêves-cauchemars d'un enfant ; puis c'est une série d'immenses images dans lesquelles le petit enfant pourra s'abîmer comme le spectateur de cinéma de la salle 1 du

grand Rex. C'est aussi un texte, bref, rythmé comme une comptine, que le plus piètre des chanteurs saura faire sonner. Et qu'importe les infidélités au texte américain si, dans ce cas, en français, il résonne si bien. Surtout, c'est une histoire géniale, celle du rêve d'un tout petit garçon qui s'envole, tout nu, et tombe dans la pâte tiède pour s'élever à nouveau, toujours plus haut, et plonger dans des litres de lait frais... Plus sensuel tu meurs, comme diraient certains. Les tout-petits, dès 8/9 mois, sont saisis par la beauté des images et le rythme du récit. Quant aux adultes, amateurs de *Little Nemo*, de Walt Disney, de Laurel et Hardy, des parfums Guerlain et de New York, ils s'amuse et retrouvent, leur petit blotti contre eux,

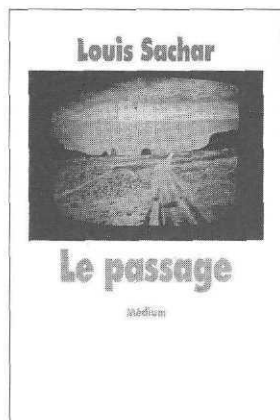
les sensations du temps béni du sein maternel. *Cuisine de nuit* est un livre qui grandit avec l'enfant. On le lira, le relira tout au long des années, sans ennui : le bébé quittera le giron de l'adulte pour s'asseoir à côté, puis, un beau jour, le choisira lui-même parmi d'autres livres et le regardera, seul. Plus tard, adolescent, quand il le retrouvera au fond d'une étagère, le souvenir de ces moments tendres et joyeux, le vertige de l'envol, l'odeur du pain chaud, le chant du texte lu par un proche, tout reviendra en une grande bouffée de nostalgie bienfaisante. C'est une œuvre magnifique.

Voilà pourquoi on se réjouit de la réimpression de ce livre qui nous manquait depuis trop d'années (même si le tirage est inégal : films trop usés ?).

E.C.

Le Passage, de Louis Sachar, trad. Jean-François Ménard, L'École des loisirs, Médium, 70 F.

Condamné pour un vol qu'il n'a pas commis, Stanley est envoyé dans un camp disciplinaire perdu dans le Texas. Il ne s'étonne ni ne se révolte de « s'être trouvé au mauvais endroit au mauvais moment » car, depuis que, une centaine d'années plus tôt, en Lituanie, son arrière-arrière-grand-père a manqué à la parole qu'il avait donnée à la sorcière du village, une malédiction poursuit la famille. Le camp disciplinaire du Lac Vert est un lieu horrible, désertique, où les adolescents condamnés creusent dans le sable, sous un soleil implacable, des trous de la largeur et de la profondeur de la pelle qu'on leur a donnée. À la recherche de quel trésor ? Une centaine d'années plus tôt les bords du lac étaient verdoyants, Kate Barlow, l'institutrice y a aimé un Noir, Sam, le marchand d'oignons. Sam a été tué par les villageois racistes et depuis lors, une sécheresse terrible, punition divine, a transformé la région en désert. Kate désespérée s'est vengée en devenant bandit de grands chemins. D'ailleurs c'est elle qui a dévalisé l'arrière-arrière-grand-père de Stanley émigré en Amérique. Que de hasards ! Rien de bien étonnant pourtant : justement le talent de l'auteur consiste à renouer

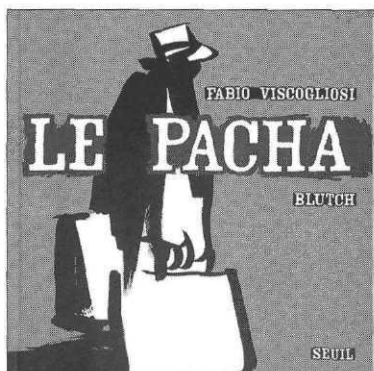


tous ces fils épars, à faire se retrouver les descendants de ces personnages qui vont s'entraider et parvenir à déjouer la fatalité qui pèse sur eux. Quelques gouttes de pluie, les premières depuis cent ans, tombent quand ils quittent le camp du Lac Vert.

Ce roman inventif et composite, à la structure délibérément complexe, qui joue avec les ruptures et les raccourcis chronologiques, entremêle les thèmes : légendes, initiation, survie, amitié, recherche des racines. Le registre symbolique qui multiplie les métaphores, contraste avec l'écriture très contemporaine où l'humour grinçant, l'ironie et une certaine dérision pimentent la lecture. Pour bons lecteurs.

E.M.

Le Pacha, de Fabio Viscogliosi et Blutch, Seuil, 89 F.



On ne sera pas étonné de voir que *Le Seuil* publie un livre réalisé par deux auteurs qui travaillent habituellement dans le champ de la bande dessinée. Cet éditeur s'est fait une spécialité du brouillage des pistes et de l'interpénétration des genres. On ne sera pas étonné non plus que Blutch et Fabio se soient livrés dans cet ouvrage à un exercice à la fois ludique et poétique. Chacun dans sa création respective a déjà fait dans le passé des tentatives similaires.

Le Pacha se présente sous la forme d'un épais ouvrage carré, de taille plutôt modeste. Sur chaque double page, le texte et l'image se font face. Le texte, toujours bref, nous renseigne sur les activités d'un personnage, le Pacha du titre, qui s'avèrent plutôt déroutantes. Capable d'un instant à l'autre de toucher les cieux, de plonger au fond des océans, de suivre de belles inconnues, de disparaître puis de renaître pour batifoler à nouveau, il semble suivre la logique du rêve, non point nocturne, mais éveillé. On dirait les pensées à peine préconscientes d'un esprit absent à lui-même, qui saute d'une idée à une autre au gré des sollicitations extérieures.

Ce texte fantasque, Blutch l'incarne avec une souveraine liberté. Tour à tour figuratifs, bouillonnants, à peine esquissés, ses traits de pinceau fonctionnent avec le texte dans une analogie quasi musicale. En fugue, en contrepoint, à l'unisson, les incartades du Pacha intriguent avant d'emballer complètement. On les découvre avec l'impression d'avoir pénétré par effraction dans la tête d'un être libre et léger, dont on partage un moment les impressions fugaces. La lecture achevée, on le quitte bien à regret.

J.P.M.